

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

Vol. I.

MONTRÉAL, SAMEDI 17 MAI 1884.

No. 22.

LE
MONITEUR du COMMERCE

(Quatrième Année)

REVUE

des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:

Canada et États-Unis, - \$2.00
6 mois, - - - - - 1.00
3 mois, - - - - - 50
Le numéro, - - - - - 10

Europe, - - - - - 18 frs

LE
JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:

Canada et États-Unis, - \$2.00
6 mois, - - - - - 1.00
3 mois, - - - - - 75
Le numéro, - - - - - 5

Europe, - - - - - 18 frs

Bureau: 43 RUE SAINT-GABRIEL, MONTREAL.

M. E. DANSEREAU, GÉRANT

Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 17 MAI 1884.

POESIE

POUR UN ALBUM DE JEUNE FILLE.

Quand vous étiez petite fille,
Vous souvenez-vous que, souvent,
Dans l'âtre la flamme qui brille
Et disparaît au même instant,
Vous causait une foi immense ?
Que de fois vous avez voulu
Toucher à ce feu défendu
Dans votre candide innocence !
Votre maman, craignant les suites d'un tel jeu,
Disait : ne jouez pas, fillette, avec le feu !

Maintenant, vous voilà bien grande,
Dieu vous a guidé dans vos pas,
Qu'il fasse que votre âme entende
Ce que je vais dire tout bas :
Il est encor une autre flamme
Plus dangereuse, c'est l'amour,
Et qui, sans briller, en un jour
Peut consumer un cœur de femme...
Il faut être prudente, avec elle aucun jeu,
Ah ! ne jouez jamais avec ce traître feu !

PAUL PRÉVILLE.

A. M^{lle} MARIE-LOUISE L**

Comme l'oiseau frileux qui s'enfuit à l'automne,
Vous nous avez quittés, quand janvier est venu,
Alors que sur les toits la neige tourbillonne,
Que la rafale tord les bras de l'arbre nu.

Vous envoler, c'était faire envoler la joie
Qu'en passant vous laissiez tomber sur chaque seuil,
C'était rendre plus morne encor mon front qui ploie,
Dans nos cercles du soir c'était jeter le deuil.

Depuis votre départ, la maison est morose
Comme un nid qu'a quitté le suave chanteur,
Comme un rosier privé de sa dernière rose,
Comme un vase qu'on a dépouillé de sa fleur.

Vous deviez reparaitre à la saison dorée...
Mai verse ses rayons et ses parfums si doux,
Les lilas sont fleuris, la plaine est diaprée,
Et la seule fauvette absente encor... C'est vous.

Quand donc nous sourira votre prunelle noire ?...
De grâce, hâtez-vous, enfant, de revenir.
Car si vous retardez, nous finirons par croire
Que vous avez fermé votre âme au souvenir.

W. CHAPMAN.

CHRONIQUE

Si le *Journal du Dimanche*, était un journal politique, si Maud appartenait au sexe qui a créé et mis au monde la politique, je dirais qu'une grande révolution se prépare. Une révolution plus complète, plus absolue dans ses résultats, que toutes celles que l'Histoire a enregistrées jusqu'à ce jour. Il ne s'agit pas de l'élévation des couches inférieures, mais bien de l'abaissement des couches supérieures.

Je m'arrête, de peur de ressembler à un M. P. avant l'élection et j'arrive au fait. Nos gandins, nos gommeux, nos *dudes*, ne se sentent pas rassurés dans leurs habits ridicules; ils craignent, en dépit de toute leur science, de se voir aborder par un simple quelconque, leur demandant naïvement: Est-ce à vous ou à votre domestique que j'ai l'honneur de parler ?

Le cas était grave, il fallait enrayer le mal sans délai, et le remède employé devait certainement être des plus efficaces. Nos aïeux faisaient porter des livrées à leur valetaille, nos gentils-hommes modernes, moins fiers et moins dignes, porteront eux-mêmes les livrées.

La génération passée, celle qui nous a donné la vapeur, l'électricité, les progrès de toute nature; qui a produit les artistes, les poètes, les savants, les orateurs, les hommes d'État qui feront la gloire de ce siècle, avaient le mépris absolu de la forme extérieure. Ce sont ces hommes qui, par dédain, ont laissé l'habit noir à leurs serviteurs, sûrs de n'être, dans aucune circonstance, confondus avec la valetaille.

C'est que ces hommes étaient véritablement des hommes et non des poupées de tailleur. C'est que pour eux, la vie avait un but qu'ils poursuivaient avec ardeur sans s'occuper si la mode exigeait, sous peine de déchéance, des chapeaux à grands ou à petits bords.

O Pépia! dans vos éculubrations lyriques entremêlées de rubans, de fleurs et de plumes, vous n'arriverez jamais à me faire croire que la femme est la moitié la plus coquette du genre humain! J'en appelle à notre confrère Touchatout!

Les hommes, aujourd'hui, sont les plus vains, les plus maniérés, les plus fats des animaux habitant notre globe voyageur. Au moindre habit neuf, ils se redressent, ils se mirent, ils

s'admirent comme des paons; Tenez, regardez, ce monsieur qui passe. Il est laid, cela va sans dire, car plus ils sont laids, plus les hommes cherchent à se faire remarquer. Il porte probablement sur son dos ses gages présents, passés et futurs! Peut-être même a-t-il chez lui, quelque part, dans un bouge quelconque, des enfants sans souliers et une femme à peine vêtue, travaillant toute la semaine, cuisinant pour monsieur, repassant pour monsieur, peu importe! Lui, le maître, le seigneur, il faut qu'il vive, il faut qu'il s'amuse, qu'il promène son costume, qu'il s'admire devant toutes les vitrines, en se dandinant, en se dodilenant, en se balançant, la canne à la main et le cigare aux lèvres. Il disparaît: soyez sans crainte, il est entré dans un bar (en français *une saloune*) se reposer de ses fatigues, et arroser son élégance en compagnie de joyeux amis, qui se moquent de lui après boire, jusqu'au jour où eux-mêmes passeront au rôle d'amphytrion. Et pendant ce temps, la femme peu vêtue cuisine, blanchit et repasse toujours.

Et à tous les degrés de la société, il en est ainsi. Si l'homme nous accuse, nous, pauvres victimes de la coquetterie, c'est uniquement pour déguiser et excuser la sienne. La coquetterie de la femme n'est qu'un reflet de l'orgueil de l'homme. Il veut, ce grand égoïste et ce fanfaron, que sa femme soit belle, soit élégante, soit à la mode! Les uns par orgueil, les autres par intérêt. Quand un imbécile nous regarde effrontément dans la rue, monsieur est content; si l'effronterie est prolongée, si sur sa route la femme entend ou croit entendre des propos égrillards; si certaines lueurs hardies se devinent dans les yeux des passants, monsieur est satisfait, il se redresse, il se rengorge, il est le mari d'une belle femme! Pauvre idiot! elle est belle ta femme! tant pis pour elle car tu ne le sais que par les autres et il faut qu'elle soit aussi honnête que tu es bête pour que chacun ne le sache pas mieux que toi!

Quand une discussion me rapproche du sexe auquel appartient Touchatout, il m'arrive souvent, comme en ce moment, d'oublier mon sujet pour ne parler que de nos oppresseurs. Aussi, est-ce un thème inépuisable que l'homme, ce qu'il croit être, et ce qu'il est! Paraître est sa devise; chez lui tout n'est que surface, la profondeur manque; le plus fort de ces messieurs est le jouet de la plus faible des femmes. Quand les Philistins ont voulu s'emparer de Samson, ils ont dit: cherchons la femme, et ils ont trouvé Dalila! Les hommes tous Samson! avec ou sans calembourg.

Revenons au point de départ, à ma révolution. Elle ne sévit encore qu'en Europe, New-York la voit poindre à l'horizon; demain elle sera au Canada. Les boudinés, les crevés, les pshutts, toute cette armée d'inutiles ont résolu de jeter l'habit noir aux orties et de ne porter à l'avenir que des habits de couleur; olive, groseille, bleu de ciel, toute la gamme y passera. L'habit noir sera le signe de la domesticité; les êtres supérieurs, à l'avenir, seront changeants à l'extérieur comme à l'intérieur.

Pauvres sires, cette peur de passer au second rang, cet aveu qui prouve que vous n'êtes pas

au-dessus de ceux dont vous vous supposez les maîtres est votre propre condamnation. Nous, femmes, nous n'avons jamais eu recours à de pareils subterfuges; nous savons ce que nous valons et ce que valent les autres. Le costume pour nous n'est rien; au contraire, et ce n'est pas à lui que nous demandons la victoire. La soubrette peut s'habiller comme la grande dame, je parle de la vraie grande dame, celle qui a du cœur, de l'esprit et de l'éducation, on ne les prendra jamais l'une pour l'autre. Lorsque la confusion est possible, lorsque la soubrette est douée, soyez sans crainte, elle ne restera pas longtemps dans les bas-fonds. Elle montera, elle montera vite, par quel chemin, je n'en sais rien; les unes prennent à droite, les autres prennent à gauche, mais toutes arrivent au but—à cheval sur le cœur d'un monsieur quelconque. Ces femmes qui ne doivent leur élévation qu'à elles-mêmes, qu'à leurs qualités, font presque toujours, pour ne pas dire toujours, les meilleurs des épouses.

MAUD.

POURQUOI L'ON NE SE MARIE PAS.

Plusieurs, peut-être, préféreraient plutôt entendre expliquer pourquoi l'on se marie. Mais pas moi. Ce sujet serait trop long à développer. Il me faudrait d'abord répondre à ceux qui me demanderaient si on doit faire un mariage d'amour, de convenance ou de raison. Je serais bien obligé de leur dire qu'un mariage de convenance manque de raison et qu'un mariage de raison manque de convenance.

La jeune fille viendrait, à son tour, me demander si elle ne doit se marier que lorsqu'elle aura trouvé son idéal, ou bien si elle devra croire qu'elle a rencontré cet idéal lorsqu'elle aura envie de se marier. Il ne manquerait pas de malins pour répondre à ma place : mademoiselle, on se marie lorsqu'on trouve.

Je ne serais pas moins embarrassé pour répondre au jeune homme qui douterait de la sincérité de celle qui lui jure amour et fidélité. Il me faudrait plaindre grandement celui qui hésiterait à choisir entre la beauté et l'esprit.

Il faudrait bien aussi désabuser et la jeune fille qui croit que le mariage est un sentier où il n'y a que des roses et le célibataire qui pense que la vie à deux est un esclavage dont on n'est délivré que par la mort.

Si j'expliquais pourquoi l'on se marie, il serait difficile de ne pas apostropher la femme coquette qui trouve qu'il n'y a que son mari qui ne soit pas aimable. Je ferais un passe-droit si je ne parlais pas d'une foule de maris qui sont si peu galants pour leur femme et qui passent une partie de leurs soirées dans les clubs à jouer aux cartes, pendant que madame s'ennuie à la maison.

Il faudrait donc parler un peu de tout le monde, toucher à bien des travers et mentionner bien des maux dont souffre la société.

Pour toutes ces raisons et bien d'autres encore, j'aime mieux dire pourquoi l'on ne se marie pas. Il ne manque pas de jeunes filles intelligentes, jolies et bien douées qui seraient d'un âge à se marier et de jeunes gens en position de faire vivre une femme, et cependant il y a peu de mariages. Il n'y a pas de préjugés heureusement dans notre pays contre le mariage que l'on regarde comme une institution divine et un moyen de perfection. Mais s'il n'y a pas de préjugés, il y a des craintes qui ne sont pas sans quelques fondements.

Si la jeune fille ou le jeune homme attendent un peu tard quelquefois pour se marier, pourquoi? Il ne faut pas en attribuer la cause à

une abaissement du niveau moral qui dessèche le cœur et le rendrait incapable des plus belles aspirations. Eh bien! la raison qui fait hésiter les jeunes gens à se marier, c'est le luxe. Pour entrer en ménage maintenant il faut pouvoir dépenser le double du salaire avec lequel vivaient nos pères. Et les jeunes gens d'à présent commencent leur carrière comme autrefois, modestement. Comme les fortunes gagnées d'avance sont rares, ils ne doivent compter que sur leur énergie, leur travail et leurs capacités pour faire leur position. Le point de départ est toujours difficile.

Ceux qui aujourd'hui sont riches ou sont arrivés aux honneurs, ont dû passer par les mêmes phases que la génération actuelle d'où sortiront les hommes de l'avenir. Mais dans notre siècle, est-ce manque de discernement, est-ce l'aveuglement de l'or? on préfère celui qui possède de la fortune au jeune homme de talent qui a de l'avenir. On apprécie bien plus l'argent que les qualités. L'héritier à toutes les peines du monde à se soustraire aux politesses et aux égards exagérés dont il est l'objet de la part des jeunes filles et des mères de familles. A-t-il levé les yeux tant soit peu sur une jeune fille? de suite on songe à un mariage et on met en jeu toutes les intrigues de la diplomatie pour faire réussir cette transaction matrimoniale.

La fortune exerce un empire que subit la généralité des gens. Plusieurs mêmes sont soumis à son influence sans s'en apercevoir. Et l'amour de l'or à pour cause l'amour du luxe. Quelle est l'éducation que reçoivent la plupart des jeunes filles? Au couvent, on leur enseigne peu la grammaire, mais beaucoup la musique et le dessin. On a pour institutions des résidences princières qui sont déjà une école de luxe. Dans certains couvents, les élèves portent des toilettes extravagantes, propres à pervertir le goût et à fausser le jugement d'une jeune fille relativement à l'importance qu'elle doit attacher à ces futilités. Pour elle ces frivolités dispendieuses sont le maximum du bon ton. Elle s'habitue à ne voir d'autres manières de briller qu'en éclipsant les autres par ses toilettes. Elle va au parloir, gantée, pour recevoir son père ou sa mère; elle arrive toute précieuse et transformée en petite duchesse. Elle se croit supérieure à ses parents et parfois elle en rougira, s'ils n'ont pas assez de brillant.

Lorsqu'elle sort du couvent, elle sait le piano, la peinture, la harpe; elle chante, possède des connaissances en botanique, sait faire de la dentelle et danse avec grâce. Mais elle ne sait rien du ménage, ne sait pas coudre, ni faire la cuisine; elle ne pourra écrire correctement le français, ignorera la géographie et l'histoire du Canada. Elle a passé tout son temps à apprendre du superflu et elle a négligé le nécessaire.

Avec une telle éducation, elle ne peut manquer d'avoir de grandes prétentions et beaucoup d'illusions. La vie sera pour elle un idéal enchanteur qui ne répond pas du tout à la réalité. Elle n'a fait que se préparer des déceptions.

Elle voudra avoir un chez elle aussi beau qu'au couvent. Son père se montera une maison avec luxe. Je prends une des mieux douées pour donner un exemple. Malgré son éducation faussée, le bon sens qu'elle a prendra le dessus et elle sera bien disposée à se conformer aux événements. Elle sera aimable, on reconnaîtra son mérite, on l'appréciera; les jeunes gens rechercheront sa compagnie, mais comment se risquer à en faire la compagne de sa vie? Elle est habituée au luxe, possède des

bijoux et a toutes les toilettes qu'elle désire; son salon est comme un petit palais; il y a plusieurs servantes dans la maison; elle ne fait que de la bagatelle. Pour elle le mariage ne sera pas le ménage.

Le jeune homme de cœur qui se marie voudrait donner à sa femme autant de confort qu'elle en avait chez son père. De suite vous voyez tout ce cortège de luxe, qui est devenu chose indispensable pour la jeune femme qui en est pour ainsi dire saturée. Elle trouvera bien naturel que sa maison ressemble un peu à celle qu'elle habitait jeune fille. Mais si le domicile conjugal était inférieur au toit paternel, elle en fera la comparaison et la remarque, et comme les comparaisons sont toujours odieuses, celle-ci n'aurait rien de favorable au mari.

La jeune femme commencera à trouver qu'elle était mieux chez son père, et à douter de la volonté de son mari. Elle croira qu'il peut lui donner plus, s'il le voulait; qu'il doit gaspiller son argent. Un jour elle sera de mauvaise humeur, se montera la tête, fera des reproches à monsieur. Une de ses amies—mariée plus richement qu'elle—aura des toilettes qu'elle ne peut pas avoir. Ce sera un chagrin; elle espérera, comme on dit, gagner son mari; celui-ci n'aura pas les moyens de faire ces dépenses; voilà une déception pour la jeune femme qui faisait des rêves pour ses toilettes, et à force de déceptions, elle passera aux récriminations, bien cruelles pour celui qui n'aura pas pu faire autrement.

Cette jeune femme se trouverait en quelque sorte baisser de ton, non sous le rapport de la position de son mari, mais sous le rapport de la toilette, de l'ameublement de sa maison et du luxe auquel elle était habituée. Lorsqu'on monte, cela va toujours bien, mais lorsqu'on descend, ou que l'on croit descendre, on n'a pas le cœur gai.

Il peut certainement y avoir des exceptions, mais tout cela peut arriver. Serait-il sage de la part du jeune homme de s'exposer et d'exposer sa femme, aux petites misères que nous venons de décrire? Celui qui a du cœur n'aime pas à donner à la compagne de sa vie moins de confort qu'elle en avait chez elle étant jeune fille. Et s'il ne peut pas lui donner ces agréments de la vie, ce qu'on est convenu d'appeler le nécessaire, il ne se marie pas.

Nos pères ont pu se marier dans leur temps avec le salaire qu'on gagne maintenant et vivre honorablement. Mais de nos jours les choses sont bien changées; les habitudes ne sont plus les mêmes; les exigences sont bien plus grandes; il faut être en état de faire de fortes dépenses. Et pourquoi cela? C'est la faute de l'éducation que l'on reçoit, d'abord dans les couvents et qui est continuée ensuite dans les familles.

Le bonheur réside-t-il dans la possession d'habits précieux et de toilettes éblouissantes? que de cœurs sombres ne voit-on pas souvent sous des toilettes brillantes? Non! le bonheur n'est pas là. On le trouve plutôt dans une modeste aisance qui se donne le nécessaire et qui bannit le superflu. Le secret d'être heureuse c'est de savoir se contenter de ce qu'on a.

Madame la comtesse de Bassanville écrivait: "Les jeunes filles s'imaginent trop souvent qu'avoir un mari et une maison à tenir, c'est avoir, dans le mari, un serviteur zélé et empressé pour satisfaire vos moindres caprices, et dans la tenue de la maison une occasion de dépenses, de commandement et de luxe." C'est donc bien un peu pareil dans tous les pays.

Il y en a beaucoup qui croient qu'une fois mariées, elles n'ont d'autre chose à faire qu'à paraître belles et aimables. Il y a un autre moyen bien plus sûr d'établir son bonheur inté-

ricur sur des bases durables, c'est de connaître ses devoirs envers son mari. Le point de départ est important. Le premier des devoirs devrait être de se conformer aux circonstances. Un couple modèle et qui ne peut manquer d'être heureux est celui qui commence modestement et qui monte graduellement, comme presque tous ceux qui aujourd'hui sont arrivés aux plus hautes positions sociales.

La jeune épouse peut, par son économie et ses conseils, secourir puissamment son mari dans les efforts qu'il doit faire pour s'assurer un avenir honorable. Mais si au lieu d'avoir dans sa compagnie un ami qui l'aide, il ne trouve qu'un ennemi qui conspire contre sa position, en le ruinant, comment peut-il parvenir? La femme peut faire beaucoup pour le succès de son mari; elle peut lui faire aussi bien du tort et s'en à faire elle-même. Celle qui réfléchit le comprend.

Toutes ne réfléchissent pas malheureusement; mais d'un autre côté, il y en a qui sont des trésors précieux pour leur mari et pour la société dont elles sont le plus bel ornement. Bien des jeunes filles peuvent être de celles-là, si elles le veulent.

ROMÉO.

CAUSERIE.

—Ne me parlez pas, je suis furieux!

—Mais enfin qu'est-ce que vous avez donc aujourd'hui, Touchatout, vous qui êtes toujours de si bonne humeur?

—Ce que j'ai, ce que j'ai? La belle affaire! J'ai que je suis furieux et que je veux rester furieux!

—Est-ce que Maud vous aurait décoché quelque compliment au gros sel?

—Maud? Il s'agit bien d'elle... au fait, oui, je suis furieux contre elle, j'ai fait provision de haine contre les femmes et comme elle est femme, rousse et spirituelle, je lui en veux triplement!

—Comment Touchatout, vous... haïr les femmes, mais vous n'y pensez pas?

—J'ai mes raisons pour cela.

—Et ces raisons sont bien graves?

—Excessivement graves... Les aimez-vous les femmes, vous?

—Quelquefois.

—Comment quelquefois?

—Quand elles savent causer et qu'elles sont gentilles.

—Gourmand!

—J'ai plus que vous.

—Dites-moi, vous aimez une jeune fille, je le sais; vous lui faites la cour assidûment, tout le monde le sait, votre tailleur et votre fleuriste vous ont ouvert un crédit illimité: il faut que vous soyez toujours bien mis et qu'elle ait des fleurs... eh bien! mon ami, vous êtes un nigaud!

—Merci!

—Vous me remercierez tout à l'heure. Moi aussi j'aimais une jeune fille, moi aussi j'étais un nigaud, tout cela est changé.

—En êtes-vous bien sûr?

—Drôle de question!... Pourtant, vous m'avez l'air d'un bon garçon et je ne veux pas vous faire languir davantage. Écoutez mon histoire et tâchez d'en tirer une morale.

Vous savez que j'ai trente-et-un ans; si j'étais femme, je pourrais, d'après Balzac, me considérer comme étant en pleine maturité, mais comme j'appartiens au sexe fort, je ne suis encore qu'un blanc-bec, Maud me l'a laissé comprendre. Or, je travaille d'ur toute la semaine et m'ennuie ferme le dimanche. Ma vie est d'une unifor-

mité désespérante, la poste m'absorbe pendant six jours, et le septième, après la grand'messe et les Vêpres, je n'ai plus rien; Maud le sait. Et mes soirées? Ne m'en parlez pas. Ma pipe—une fidèle, celle-là—me tient compagnie; je lis, je travaille. La pipe et le travail, le travail et la pipe; c'est vraiment désespérant. Jamais une petite voix bien douce ne me dit: Touchatout, veux-tu tes pantoufles?... Vous comprenez, mon cher ami, que dans un cas aussi désespéré que le mien il ne me restait plus qu'une ressource: prendre femme. C'est ce que j'ai essayé de faire.

Elle n'était ni trop grande ni trop petite: brune comme une aile de corbeau, ses cheveux tout frisés sur le front donnaient à son charmant visage un adorable air mutin qui me réjouissait le cœur. Avec cela une taille!... et des petits pieds!... La pantoufle de Cendrillon n'aurait été qu'un sabot à côté du soulier de ma belle! Vous dirais-je qu'elle n'avait que vingt ans et qu'elle paraissait m'aimer?

Ah! comme je l'adorais: ma Joséphine! Quand je la voyais, il me semblait que je n'étais plus le même homme; je trouvais toutes sortes de belles choses à lui dire, moi qui suis généralement peu causeur, et quand elle se mettait au piano et chantait sa barcarolle favorite, comme chaque accent de sa voix, comme chaque note résonnait dans mon cœur!

Que de longues soirées j'ai passé ainsi près de cette belle enfant. La maman me disait souvent: M. Touchatout vous maigrissez, qu'est-ce que vous avez donc?—La pauvre chère dame, me demande ce que j'avais! Est-ce que les yeux ne l'indiquent pas clairement quand on se meurt d'amour?

Ce bonheur là dura trois mois. J'ai fait des dettes chez mon tailleur—mais je ne les paierai pas, je suis employé du gouvernement—je n'ai jamais été aussi bien mis que pendant ces trois mois d'amour! J'ai dépensé des sommes folles pour des bouquets; je connais maintenant le nom de toutes les fleurs rares!

Hier soir, écoutez bien cher ami, il y avait grande soirée chez le père de Joséphine. Nécessairement, j'étais un des invités; on a causé, on a chanté, on a dansé, on a joué du piano, hélas! Il y avait là un grand jeune homme blond, à la tête pâle et mélancolique, une vraie tête de poète. Chacun lui parlait à voix basse, il avait l'air de recevoir des compliments, des félicitations; cette figure-là ne me plût pas. D'abord je n'avais d'yeux que pour ma Joséphine. Il fallait la voir voltiger de groupe en groupe, dire un mot aimable aux uns, faire un gracieux sourire aux autres!

Au souper—car on a la bonne habitude, en cette maison, de ne pas laisser mourir de faim les invités—je fus de la première tournée; le jeune homme blond étant resté au salon, ma bonne humeur me revint. Et puis, j'étais à côté d'elle! Quelles minutes, mon cher! Elle babillait, riait, jetait un franc éclat de rire, tout cela avec une simplicité, une grâce!... Au dessert elle se mit à ouvrir des papillotes, des mottos, elle me passait les devises, toutes plus stupides les unes que les autres.

Aimons-nous pendant de longs jours

Aimons-nous, aimons-nous toujours!

ou bien

La femme cet oiseau divin

Ne roucoule jamais en vain.

Et elle riait, elle riait! Moi j'aimais fort ce badinage, je croquais les bonbons et gardait les devises.

Elle m'en passa une autre:

Le bouillon a de bien beaux yeux

J'aime les vôtres encor mieux!

Et elle me regardait avec un petit air qui semblait dire: est-ce bien vrai?

Tout-à-coup un nuage passa devant mes yeux, c'était le jeune homme blond, le chérubin du salon, qui venait de faire son apparition. Il allait de chaise en chaise, grimaçant ses sourires et murmurant ses fadeurs. A peine avais-je eu le temps de l'observer et déjà il était à côté de Joséphine.

—Monsieur Touchatout, dit-elle, connaissez-vous M. Wilfrid?

—Non, mademoiselle, je n'ai pas cet avantage.

—Eh bien! M. Touchatout, je vous présente M. Wilfrid Jolicœur, mon fiancé!

J'étais debout, je ne fis pas un mouvement, je devais être affreusement pâle.

—Mademoiselle, dis-je en balbutiant et sans faire attention à l'autre, mes meilleurs compliments....

Et brusquement je quittai la salle. Un domestique me tendit mon chapeau et mon pardessus... j'étais dans la rue et pouvait respirer.

Voilà pourquoi je suis furieux!

—Mais mon cher Touchatout, il n'y a là rien de bien extraordinaire; pareille histoire m'est arrivée la semaine dernière, j'ai pris la chose comme elle m'était offerte et au lieu d'en vouloir aux femmes....

—Mais je n'en veux pas aux femmes....

N'étiez-vous pas furieux contre elles?

—Oui... Non... Oh! ces petits diables roses!

—Et puis tout n'est pas perdu; cette Maud dont vous me parlez si souvent, que vous connaissez par cœur sans l'avoir jamais vue...

—Oui, mais où la trouver?

—Cherchez!

TOUCHATOUT.

DEUX VICTIMES.

Dans un réduit, à peine éclairé par un bout de chandelle, trois êtres humains grelottent. Onze heures sonnent dans le lointain; chaque coup retentit comme un glas funèbre assourdi par le vent et les rafales de neige. On est au 14 novembre, une longue journée de tortures va faire place à une nuit d'agonie. Dans un coin, à gauche, sur une botte de paille, un homme est étendu, il dort. Sa figure est rouge, ses traits gonflés; de temps en temps de sa bouche béante s'échappe une sorte de murmure rauque, est-ce une plainte, est-ce une imprécation? Cette homme paraît être de taille élevée, ses poings sont énormes, et ses bras musclés appellent la pioche ou le marteau. Et pourtant! ce n'est qu'une masse de chair inerte, abruti par l'ivrognerie!

Dans l'autre coin, sur un matelas, à peine couverte par quelques chiffons, râle une jeune fille de dix-huit à dix-neuf ans. Sa figure diaphane, d'une pâleur cadavérique, enfouie dans un flot de cheveux blonds et soyeux qui lui font comme une auréole, est celle d'une vierge et d'une martyre. Elle tient obstinément les yeux fermés, on la croirait endormie ou morte, si deux grosses larmes ne jaillissaient sous ses longs cils recourbés pour venir se perdre dans les trous profonds creusés par la maladie auprès de ses épaules. Parfois sa maigre poitrine se contracte se soulève, essayant de contenir, mais en vain, les sifflements du râle, qui monte à ses lèvres pâles. Alors doucement, tout doucement, comme si elle avait peur d'être battue, elle avance timidement vers sa bouche une main transparente et effilée, et la retire rouge de sang. L'infortunée n'a pas même un semblant de mouchoir.

Au milieu, debout, les bras croisés, telle que

la statue du désespoir, une femme regarde d'un œil sec, fixe, le misérable lumignon qui s'éteint. C'est à peine si elle à trente-cinq ans, on lui en donnerait quarante-cinq ; ses cheveux, jadis noirs comme du jais, maintenant presque blancs, tombent par mèches sur son dos et ses bras, et sur son pauvre corps amaigri est une méchante robe d'indienne mille fois reprise.

Il fait bien froid dans le taudis. La malheureuse a tant souffert, tant pleurée que la source des larmes est tarie. Elle ne pense plus, elle ne sait plus ! Voilà trois jours que le dernier croûton de pain à été dévoré. Il n'y a plus de ressources, rien à vendre, rien à engager. La brute, l'ivrogne boit toujours. Cet homme, qui ne gagne pas un morceau de pain, trouve le moyen de boire. Thérèse pensait bien froidement à se jeter dans le canal, mais voyant Germaine tordue par la douleur sur son grabat, elle n'osait pas l'abandonner encore. Elle attendait qu'elle fut morte pour aller se noyer...

La chandelle s'est éteinte. L'ivrogne ronfle toujours dans son coin. Thérèse, déchirant de ses ongles sa poitrine dévorée par la faim, vient de se laisser tomber anéantie sur l'unique escabeau de la mansarde et s'évanouit après avoir lancé un regard farouche du côté de sa belle-fille et murmuré d'une voix sourde : " Ce sera au moins une bouche de moins à nourrir." Ce n'était pourtant pas une méchante femme, elle n'avait pas conscience de ce qu'elle disait. Ce n'était pas de la haine, c'était plutôt de la jalousie. Le silence était profond. Dans la rue, pas un bruit. Germaine se souleva lentement sur sa couche, étouffant de sa main crispée le râle qui lui montait à la gorge, elle chercha à tâtons ses habits, s'en revêtit, puis s'appuyant d'une main contre le mur, elle alla tout doucement vers la porte, pouvant à peine se tenir sur ses jambes affaiblies. Enfin elle franchit le seuil. Mais là une quinte terrible la prit, elle se déchira les lèvres avec ses dents pour arrêter les éclats de cette crise, et sentant que tout tournait elle s'assit attendant qu'une éclaircie de vigueur lui permit de se remettre en route.

Quand Thérèse transie de froid, revint à elle, il faisait petit jour, son mari n'était plus là, aussitôt réveillé il était parti à la recherche de son ami qui devait lui rendre sa *politesse*, histoire de tuer le temps. La malheureuse femme se frotta les yeux, essaya de réchauffer ses doigts bleuis en soufflant dessus, et eût un mauvais sourire. Le jour qui paraissait annonçait la visite des huissiers ; elle se faisait une sorte de joie amère à l'idée de leur déception quand ils contemplerait ce vide navrant. Elle essaya de se lever, cherchant inconsciemment autour d'elle quelque chose qu'elle pût se mettre sous la dent, ne fût-ce que pour tromper la faim qui l'étreignait. Tout à coup, elle recula, les yeux démesurément ouverts par la stupeur ; la porte laissée entrebaillée venait de s'ouvrir tout-à-fait. Une sorte de fantôme livide glissait sur le sol sans détourner la tête, et d'un pas indécis et chancelant, s'approchait péniblement du grabat où il se laissait tomber tout d'une pièce à la renverse. C'était Germaine ou plutôt son ombre qui rentrait. Remise un peu de son premier effroi et ne comprenant rien à cette scène, Thérèse courut à sa belle-fille et glissa à genoux auprès d'elle n'osant pas lui adresser la parole. L'enfant ouvrit les yeux, et d'une voix douce, presque indistincte murmura : " J'étais une bouche inutile, c'est vrai....." Et sa tête s'affaissa en arrière. Elle avait donc entendu ?

Thérèse sanglotait et essayait de réchauffer contre son sein, les pieds glacés de la jeune fille. Celle-ci eut un tressaillement fébrile qui secoua tout son corps ; un jet de sang s'échappa

de ses lèvres ; elle poussa un profond soupir et ne bougea plus. Dans un dernier spasme, sa main droite, qu'elle avait tenue crispée jusque là s'ouvrit : il en tomba quelques pièces de monnaie blanche. A ce son inusité Thérèse se redressa d'un bond, vit cet argent éparpillé à terre, son œil hagard se reporta sur la morte qui avait conservé un sourire indéfinissable, dernier reflet d'angoisse, de souffrance et de pardon. Elle comprit tout. En moins d'une seconde elle se rendit compte de l'héroïsme, du désespoir, de la folie de cette pauvre enfant, qui sur le seuil de la tombe n'avait pas voulu être une bouche inutile. Alors elle poussa un cri de bête fauve, cri d'horreur et d'agonie, elle battit l'air de ses bras décharnés et s'abattit lourdement de toute sa hauteur. Au même instant, trois hommes mal vêtus entraient. C'étaient les huissiers. Il paraît que le spectacle était fait pour impressionner, car l'un d'eux retira son chapeau. La plus jeune des deux femmes était morte, bien morte, il n'y avait rien à faire de ce côté. Restait l'autre dont le cœur battait faiblement. A force de soins on parvint à la ranimer. Lorsqu'elle eut repris ses sens elle porta autour d'elle un regard égaré, puis montrant sa bouche de ses mains tremblantes et recourbées, elle dit d'un ton plaintif : Thérèse a faim, bien faim ! et elle éclata de rire. Ce rire était sec et strident, il déchirait et il navrait.

Dans la journée on l'emmenait dans un asile d'aliénés...

Au même moment, l'époux de cette malheureuse se faisait écraser sous les roues d'une voiture. Dans son état d'ivresse il n'avait su se garer au coin des rues. Comme il n'avait aucun papier sur lui qui pût faire constater son identité, on le porta sur les dalles du dernier asile des morts, la morgue !

UNE JEUNE FEMME.

UNE QUESTION PRATIQUE

Voici la chambrette : une table, quelques chaises, beaucoup de livres épars. On y voit la grave philosophie coudoyer la poésie profane et le légendaire... sac à tabac.

Les fronts sont soucieux, qui en douterait ? L'un roule une cigarette, cet autre plus prosaïque culotte son calumet ; la gravité de la situation se manifeste par d'immenses bouffées, elles se dessinent dans l'air en zigzags insaisissables... Mais peu à peu, cependant, les esprits s'éclaircissent, ce rayon de lumière intellectuelle grandit en raison de l'opacité de la fumée.

" Quoiqu'en dise Aristote et sa docte cabale
Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale."

Ah ! qui ne reconnaît à ces signes une basoche de pauvres étudiants, une réunion de grands hommes aux abois.

Où est l'homme de profession qui n'a pas, au moins une fois dans sa vie, chaussé le cothurne sur ce théâtre de l'indigence et de l'esprit ?

Ils étaient donc, Jean, Robert, Ludovic et Alphonse, réunis un soir en conciliabule, tous quatre solides gaillards, jambe forte, esprit alerte, et chez qui les soucis faisaient aussi rarement invasion que les dix dollars dans leurs goussets. Je l'ai déjà dit, la position était grave.

Pour moi, dit Jean, dès que l'acre fumée commença à l'asphyxier, je propose l'ouverture du débat.

Adopté, s'écria Alphonse. *Transeal*, grommela Ludovic.

JEAN.—Vous connaissez, messieurs et confrères, la grave question qui nous rassemble.

ROBERT.—Nous la connaissons, nous la connaissons. Au diable les préambules, au fait, au fait ! Passe-moi donc, Ludovic, ton sac à tabac.

LUDOVIC.—Tiens, il passe.... *Sicut nubes, quasi fluctus, velut umbra.*

JEAN.—Nous devrions être moins légers. Rappelons-nous ce sérieux que la philosophie...

ROBERT.—Ta, ta, ta... tu veux jouer au Socrate, je te souhaite une Xanthippe pour exercer ta patience et mettre à profit ta gravité.

ALPHONSE.—S'il vous plaît, aucune allusion à l'autre sexe ; gardons-nous de l'introduire dans notre cénacle, la discussion sera déjà assez longue... vous comprenez ? Pour ce qui est de notre Président, il faut respecter son opinion, il est notre aîné à tous, et d'ailleurs son autorité.....

LUDOVIC.—Précisément : Il faut nous soumettre. *Omnis potestas a Deo.*

JEAN.—Il s'agit de nous choisir une voie. Nous ne pouvons pas aveuglément nous lancer dans des carrières sans examiner au préalable si nous y sommes appelés.

ALPHONSE (se penchant vers Robert). Il a un langage tout à fait parlementaire, as-tu remarqué ? Futur député, mon vieux. La ruine, la banqueroute.

JEAN.—Nous nous exposerions à faire fausse route, à briser notre avenir. Nous sommes à l'heure d'a présent, dans l'ombre, sans conducteurs...

LUDOVIC.—Tout comme dans Virgile :

" *Ibant obscuri sola sub nocte per umbram.*"

ALPHONSE.—Qu'en penses-tu, Robert ?

ROBERT.—Ce que j'en pense ? (fumant avec force) Ce que j'en pense ? Pardi ! Je le trouve excellent... ce tabac.

LUDOVIC.—*Rara avis !*

JEAN.—Eh bien ! procédons.

ROBERT.—Au diable la procédure. La procédure, le droit ? Je veux devenir millionnaire plutôt que jamais..... tout comme si je voyais grandir mon étoile légale dans le firmament des Codes. Ouf !

LUDOVIC.—Allons, procéder et procédure provoquent une confusion d'idées chez toi *Fallacia accentus* comme on disait à l'École.

ROBERT.—C'est faux, ça. On ne tenait jamais pareil langage à notre école de paroisse.

JEAN.—Quel Turlupin.

Ludovic.—

.....les turlupins
Insignes plaisants, bouffons infortunés,
D'un jeu de mot grossier, partisans surannés."

* * *

Et on procède ainsi. On discute, on rit, on plaisante. L'entretien se prolonge et en définitive, qu'y a-t-il de décidé ? Rien. Celui-ci exploite sa manie de plaisanter sur tout, celui-là se tient à cheval sur quelques brides poétiques des anciens ou discute sur une leçon de philosophie qu'il n'a jamais apprise. L'enfant grandit, le caractère se forme ou plutôt se déforme ; il se revêt d'une teinte bohémienne souvent accentuée par une lecture de Murger. Nous obtenons ainsi des *drôles*, des Roger-Bontemps, avons-nous des hommes ? Sont-ce là les pionniers de l'avenir ? Il reste toujours une influence délétère de ces années perdues dans l'oisiveté, souvent même dans le dégoût ; l'âme perd de sa force, le caractère de sa trempe. On se choisit cependant une carrière : les professions libérales. Pourquoi ? Par ce que, me disait récemment un jeune homme, nous sommes trop pauvres pour faire autre chose.

Et qui voudrait dire que ces jeunes gens

sont mal disposés ? Au début, pleins de bon vouloir, ardents et vigoureux, les circonstances les tuent. Ils se voient avec une perspective de végétation indéfinie, le découragement les empoigne et bas les livres ! Plus tard, munis d'un diplôme, et fort peu munis de science, ils tuent légalement et fraternellement, dévorent consciencieusement veuves et orphelins.

Mais que ne font-ils autre chose ? diront quelques personnes. Ah ! ce n'est pas à vingt ans, après des études complètes, qu'on entre de tout cœur dans un magasin pour y ramasser les ficelles, ou pour passer derrière un comptoir pour y débiter cassonades et épices. Il y a là quelque chose qui répugne, une fierté naturelle et que je trouve pour ma part très légitime. Le jeune homme instruit possède une supériorité intellectuelle qui se refuse à d'infimes travaux. Il restera pauvre, soit ! mais se sentir libre, avoir ses coudées franches, voilà la vie du jeune homme.

.

Cependant, cet état de chose se doit-il perpétuer ? J'espère que non. Ce serait un réel malheur. Je ne partage pas l'opinion de ceux qui croient voir l'intervention divine dans le grand nombre de nos institutions classiques. Il y en a trop, nous le verrons dans quelques années. Il faut une digue. Sur tout ayons de nouvelles issues. Utilisons les forces vives de cette jeunesse enthousiaste, on sera émerveillé des résultats obtenus.

L'histoire — et à juste titre — n'a pas assez d'éloges pour ces papes, qui surent précipiter sur l'Orient, utiliser et sauver ces générations guerrières du moyen-âge, qui faute d'un ennemi commun s'entre-détruisaient sans résultat pratique. C'était un sang versé inutilement — bien plus, l'homme devenait féroce dans ces luttes fratricides. Par les croisades, la papauté a débarrassé l'Europe de cette exubérance de population qui la gênait ; elle a noblement fait servir l'ardeur belliqueuse de ses enfants ; elle a enrichi les lettres et fait faire un pas aux sciences. Voilà ce que j'appelle un écoulement profitable. Il nous en faut un. Nous l'accepterons même plus paisible. Mais enfin, si l'on nous offre la guerre, nous sommes prêts à emboucher le clairon et à partir comme le légendaire Malborough. En avant, marche !

Que nos fertiles vallées, par exemple, soient l'Orient. Nous y combattons les souches, la rocaille et autres gens de cette espèce qui deviendront à nos yeux autant de janissaires et de mamelouks.

« Travaillez, prenez de la peine
C'est le fonds qui manque le moins. »

Voici les combattants. Rien ne manque que l'impulsion et la dime saladin !

Que les hommes instruits étudient la question, qu'ils la résolvent, et la jeunesse reconnaissante leur élèvera une pyramide commémorative au cœur de la forêt défrichée.

L. A. T.

REVUE DU POUR ET DU CONTRE

Gladstone, ce grand abatteur d'arbres, vient de se faire siffler à Londres par la populace. Au fond il n'y a pas grand mal à cela ; un ministre, surtout un premier ministre, est un véritable acteur qui joue à la fois le drame et la comédie, et le public qui paie et qui paie même fort cher a le droit de siffler ce comédien quand il est mauvais dans son rôle. Cependant pour que le peuple anglais se permette de siffler Gladstone, il faut que la farce soit bien inférieure ; or elle

est plus que cela, elle est sinistre : l'Angleterre a jeté Gordon par dessus bord !

Ce pauvre général Gordon, comme on a parlé de lui pendant une quinzaine de jours ! Son nom était dans toutes les bouches. A vrai dire, cet intrépide méritait un tel excès d'honneur par cela même qu'il y avait chez lui excès de courage. On l'a suivi des yeux ce brave soldat qui, seul et sans armes, osait traverser la Haute-Egypte et s'aventurer jusqu'au Soudan pour pacifier un pays révolté ! Puis, tout à coup, est arrivé cette rumeur : Gordon demande des hommes et des fusils pour terminer son œuvre mais l'Angleterre les lui refuse. L'Angleterre, dans ce cas, c'est Gladstone qui, effrayé de sa politique aventureuse, s'arrête subitement et laisse Gordon se débrouiller comme il peut. On a peine à comprendre pareille ingratitude et pareille lâcheté politique ! Aussi le peuple anglais siffle son premier ministre, si piètre acteur en cette circonstance et l'opinion publique condamne l'homme d'état par Khar-toumace. (Pardon !)

.

Voilà une nouvelle qui va faire sauter de joie les ivrognes. Un industriel plus ou moins méritant vient de trouver le moyen de solidifier le whisky ! A l'avenir, les messieurs aux nez purpurins vont avoir de l'esprit en poche ; au coin d'une rue, en plein public, sans que personne puisse les remarquer, ils casseront un petit morceau de la précieuse tablette, se passeront la main sur la moustache..... et le petit morceau sera dans leur bouche. Pour peu que la route soit longue, l'individu dépensera tout son esprit et deviendra d'une bêtise à ne plus se tenir sur ses jambes. C'est pour le coup qu'il faudra renverser la phrase : coucher sur des tablettes ; ce sont les tablettes qui feront coucher dans le ruisseau ces malheureux dont le grand tort aura été d'avoir une réserve d'esprit solide !

.

Le sort de ce malheureux navire *State of Florida* n'est pas fait pour encourager les gens à se payer le luxe d'une promenade en Europe. Ce bâtiment avait, dit-on, des compartiments étanches qui ont mal fait leur devoir. A qui la faute ? Les passagers qui étaient les moins coupables ont été, pour ainsi dire, les seules victimes. Dans presque tous les accidents de ce genre, l'équipage a toujours l'heureuse chance de se sauver sans perdre trop de monde ; c'est un pur hasard, j'en conviens, mais cette bonne fortune se renouvelle avec une persistance qui ne laisse pas d'inquiéter les naïfs qui se figurent qu'en cas d'accident les passagers doivent passer les premiers. Les matelots, en effet, ne doivent quitter leur bord que lorsque les femmes d'abord, les enfants ensuite et en dernier lieu les hommes ont pris place dans les bateaux de sauvetage, et si tous les capitaines et officiers remplissaient leur devoir et faisaient exécuter leurs ordres, le revolver au poing pour parer aux éventualités, il y aurait certainement moins de confusion dans ces moments critiques, et partant, la liste des personnes sauvées serait plus longue.

Le hasard, qui fait si bien les choses, se lasera peut-être de les faire toujours aussi bien pour l'équipage et vous verrez qu'un de ces beaux jours nous allons recevoir la nouvelle d'un nouveau sinistre avec cette différence que, cette fois, les passagers seront tous sains et saufs mais auront à avouer que malgré des efforts surhumains ils n'ont pu sauver ni le capitaine, ni les officiers, ni les matelots.

Ça sera une petite compensation !

.

Le télégraphe nous apprend une bonne nouvelle : la France et la Chine viennent de signer un traité de paix. La dernière puissance reconnaît le protectorat de la première sur le Tonquin et l'Annam ; ce grand résultat est dû à la sage opiniâtreté des Français qui ont marché droit au but sans se laisser intimider par les clameurs et les protestations anodines de certaines puissances européennes. Dans cette campagne, on ne saurait trop le répéter, il n'y a pas eu de grands massacres d'hommes comme en Egypte, à Tel el Kébir ; personne n'a été lâchement abandonné comme Gordon, et pourtant les Français sont arrivés à leurs fins : les Chinois ont baissé pavillon tandis que le Madhi nargue toujours les Anglais.

On dit que la France ne réclame pas d'indemnité de guerre. Est-ce que la phrase célèbre : la France est assez riche pour payer sa gloire ! n'a pas encore été oubliée par nos frères d'outre-mer ? Il serait à désirer que si ; il n'y a rien pour panser les plaies du vainqueur comme une bonne petite indemnité de guerre payée par le vaincu. L'Allemagne est là pour appuyer mon dire.

.

Nous apprenons avec plaisir que deux des tableaux que notre ami M. Boisseau avait exposés à la dernière exposition de l'Association des Arts viennent d'être vendus, chacun pour une somme assez ronde.

Le *Portrait de la Patti*, que certains journaux anglais de notre ville avaient critiqué avec une acerbité qui laissait passer le bout de l'oreille de la jalousie, a été acheté par la Cie des Pianos de New York. L'acquéreur de l'autre tableau : *Star and Witness, Sir ?* est M. Hague, de la Banque des Marchands, un connaisseur éclairé en fait de bonnes toiles. Nous félicitons sincèrement M. Boisseau du succès qu'il rencontre, succès bien mérité du reste.

.

L'article paru dans *Le Monde* de lundi dernier et intitulé *une noble profession* est plein d'humour et de bon sens ; je ne puis résister au désir d'en citer le passage suivant.

« Un journaliste passe sa vie à élever des personnages qui le dédaignent ; ses nuits sont employées à déchiffrer des livres bleus que ses protégés ne sont pas encore parvenus à présenter sous une forme intelligible ; il défend des réputations qui ne lui inspirent parfois qu'une confiance médiocre ; il combat des personnalités qui autrement lui seraient sympathiques ; il accepte des responsabilités qui pourraient lui rester étrangères ; il se met un bandeau sur les yeux, et comme l'avocat, il dit : NOUS en parlant des actes du parti auquel il appartient. »

Voilà tout son devoir, voilà tous ses droits.

Le public admet bien qu'on ne lui accorde pas de suite la grâce de mourir de découragement, mais c'est tout.

On se dit sans doute que les journalistes par leurs relations, pourraient ramasser une petite fortune, en suivant seulement leur entourage : il n'y aurait qu'à se baisser.

Mais il faudrait se baisser, et les journalistes n'en ont pas l'habitude.

Et le public s'est habitué à cette condition du journalisme en Canada.

Comme cela est bien vrai ! Pour la grande masse du public un journaliste est une machine à écrire qui fait sa besogne régulièrement, méthodiquement comme les autres machines. Les riches idées, les bonnes trouvailles, tout cela est lu, dé-

voré... et rapidement oublié. Qu'importe ! la machine est là pour produire, le lendemain ! Cependant depuis quelques années il y a progrès, espérons que dans un temps peu éloigné pleine justice sera rendue à ces énergiques travailleurs qui sont, en définitive, au point de vue de la pensée, l'avant-garde de la nation.

Pour finir :

Il se dandinait sur la porte du St-Lawrence Hall, un énorme cigare aux lèvres.

— Passe un ami.

— Voulez-vous accepter un cigare ? demandait-il de son air le plus poli.

— Avec plaisir.—Le nouveau venu prit le cigare, l'alluma et se mit à en aspirer la fumée bleuâtre. Aux premières bouffées une odeur de feuilles de choux brûlées se répandit tout autour d'eux ; l'ami retira le cigare de sa bouche, l'examina avec attention et d'un air railleur demanda au généreux donateur.

— Cher, combien payez-vous vos cigares ?

— Trente sous les deux.

— Vraiment ?

— Mais oui... celui que je fume me coûte vingt cents, l'autre, celui que je vous ai offert me revient à cinq cents, le compte est bien exact !

Tête de l'ami !

LE FURET.

LE TOUT MONTRÉAL.

Dimanche prochain le 18 mai courant à huit heures du matin aura lieu à l'église Nazareth rue Ste-Catherine une messe de *Requiem*, pour le repos de l'âme de M. Paul Dumas, l'un des plus zélés membres de la Congrégation de Nazareth.

MM. les membres des Congrégations étrangères, les amis du défunt, les membres actuels de la Congrégation et le public en général sont par les présentes invités d'y assister sans autre invitation.

Nous tenons de bonne source que M. le comte de Sesmaisons, consul général de la République Française pour l'Amérique Britannique du Nord, doit regagner, sous peu, son poste à Québec. M. le comte de Sesmaisons rapportera avec lui un magnifique drapeau pour les sociétés Françaises de Montréal.

Saluons le nouveau roi ! Le peuple s'est choisi un souverain, nous ne pouvons que crier bien fort : Vive Boisseau 1^{er} ! et nous souscrire les très-humbles, très-obéissants et très-fidèles serviteurs de Sa Majesté !

Nous venons de recevoir, grâce à l'obligeance de l'éditeur, M. H. Beaugrand, directeur de *La Patrie*, l'Album *Le Vieux Montréal*. Cette publication est tout à fait artistique et sera vivement recherchée par les amateurs.

La page frontispice contient un charmant sonnet de Louis Fréchette et est agrémentée de jolis dessins.

Viennent ensuite :

Carte figurative du Sault St-Louis dressée par Champlain.

Montréal vu à vol d'oiseau de 1645 à 1650.

Plan de Montréal de 1650 à 1672.

Plan de Montréal de 1673 à 1687.

Plan de Montréal de 1687 à 1723.

Plan de Montréal de 1724 à 1760.

Carte Historique de l'île de Montréal, indiquant la position des forts, redoutes et chapelles de mission avec la date de leur construction.

Montréal en 1657, 1672, 1722.

Montréal en 1684, 1692, 1695.

Plan du Séminaire de Montréal, dont les fondements furent jetés en 1685 et l'édifice achevé en 1712. Montréal en 1650, 1698, 1723.

Plan de la ville de Montréal 1725.

Montréal.—Vue prise de l'île Ste-Hélène, d'après une estampe publiée à Londres en 1803.

En tout, 13 planches fort soignées et présentant un grand intérêt historique. Le prix de cet album est de dix piastres.

Nos félicitations au professeur Leblond de Brumath. Cinq élèves présentés au dernier examen préparatoire de la médecine, cinq élèves reçus : MM. Catudal, Brault, Gauthier et Paré. M. Catudal avec le No. 5.

Au dernier examen de droit, le professeur faisait recevoir les deux élèves qu'il présentait.

Au reste, M. Leblond de Brumath est parfaitement qualifié pour donner ces leçons ; auteur de la *Vie de Melle Manca*, il est bachelier de l'Université de France et membre correspondant de la Société de Géographie de Lille (France).

Entendu le quatrain suivant :

Les sujets, bonnes figures !
Aiment toujours un gros morceau
Et de plus les grandes mesures ;
Aussi choisissent-ils Boisseau !

LE COIN POUR RIRE.

Le grand T*** prend son gallon de brandy en trois jours.

Et comme quelqu'un lui en faisait la remarque.

— Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire, répondait-il, quand on prend du gallon on n'en saurait trop prendre !

Le fils orgueilleux d'un père bête peut s'appeler un coq à l'âne.

Les français ont un tel culte pour la Colonne, que lorsqu'ils se rencontrent plusieurs à l'étranger ils s'intitulent une colonie.

Un mangeur d'œufs n'est jamais un désœuvré.

Un maître ivrogne, dans la rue,
Contre une borne se heurta ;
Dans l'instant sa colère émue
A la vengeance le porta.
Le voilà d'estoc et de taille
A ferrailer contre le mur ;
" Il porte une cotte de maille,
Disait-il, car il est bien dur !"
En s'escrimant tout de plus belle,
Et pan ! et pan ! il avançait,
Lorsqu'il sortit une étincelle
De la pierre qu'il agaçait ;
Sa valeur en fut contispée :
" Oh ! oh ! ceci passe le jeu ;
Rangainons vite notre épée,
Le vilain porte une arme à feu."

MODES DU JOUR

Depuis quelques années, le printemps est devenu par je ne sais quelle *fantaisie* atmosphérique, aussi capricieux qu'une jolie femme.

Il nous a donné pendant toute cette dernière huitaine des journées grises et pluvieuses, une bise si glaciale, que nous regrettons presque l'hiver qui a été relativement très doux, au mois d'Avril. Le soleil faisait fête à l'hiver qui s'en allait, les pelouses commençaient déjà à s'orner de leur verte parure ; les oiseaux encore tout frileux recommençaient de plus belle leur joyeux ramage, et depuis, tout à l'air de se taire : le printemps nous boude, le soleil nous boude, et les fleurs qui avaient déjà commencé à ouvrir leurs pétales, se referment frileusement, surprises par ce froid tardif.

Les hirondelles, plus fidèles, sont déjà arrivées parmi nous, mais grelottantes, battues par le cruel vent du nord. Elles ne savent où se fourrer.

Elles se groupent autour des cheminées d'où s'élève la fumée, cherchant un peu de chaleur auprès des briques tièdes, mais on ne les voit pas se livrer à leur manège habituel, planant dans l'espace, puis s'abaissant, rasant le sol ou l'eau.

La terre, durcie par la bise, ne se laisse pas aisément fouiller par les pauvres oiseaux, et ils sont réellement à plaindre, par ces après journées de printemps.

Les esprits sont généralement très montés contre le printemps, on est fort mécontent de lui, les plaintes ne tarissent pas, nous lui conseillons cependant d'affronter courageusement la malveillance ; chez nous, c'est un moyen certain de la faire cesser. Le monde appartient aux esprits courageux ; après un éclat, si vous vous cachez, vous êtes perdu ; si, au contraire, au fort du scandale, vous vous montrez, si vous entrez bravement dans un salon au moment où l'on dit du mal de vous, soudain la fureur se calme, votre audace est une preuve d'innocence, votre présence répond à tout ; c'est pourquoi nous engageons le printemps à ne pas s'effrayer de la colère des gens, sa présence détruira toutes nos préventions ; qu'on le voit, qu'on le sente, et ses torts seront oubliés ; qu'il vienne enfin, et on lui pardonnera de n'être pas venu ; à lui seul peut s'appliquer ce vieux proverbe : " Mieux vaut tard que jamais."

Mais viendra-t-il, je commence réellement à désespérer de le voir arriver en 1884. Le mois de mai, si beau, si doux, si poétique, dans tous les pays, n'existe réellement pas pour nous ; entre les froids et les fortes chaleurs, pas de transition si ce n'est quelques bises boréales.

Les femmes, celles de Montréal tout au moins, semblent être profondément découragées par cette température inclemente. Pas de nouvelles toilettes, pas de style, point d'élégance dans la mise, on est fatigué de lutter avec les éléments et on s'habille pour sortir comme pour aller au marché. Promenez-vous sur la rue Saint-Jacques et dites-moi un peu ce que l'on peut y voir en ce moment !

Des fourrures qui n'ont encore su rentrer dans le camphre ; des chapeaux sans style, sans signature, pas une mode trouvée, pas même les anciennes respectées.

Si, une mode nouvelle ; les gants gris perle, brodés noir.

Très seyant, très élégant, mais encore faut-il être habillé : on ne s'habille pas avec des gants.

Est-ce que la toilette des femmes deviendrait banale ? La fantaisie et le bon goût ne peuvent avoir dit leur dernier mot. C'est aux femmes d'y aviser.

On finit par être fatigué de voir toujours les mêmes toilettes, toujours les mêmes formes de chapeaux, toujours la même coiffure à la chien, etc., etc.

Il faut de la variété, être toujours soi, et paraître toujours nouveau, voilà le grand secret de plaire; c'est ce qui explique le grand succès des êtres capricieux.

Mais on va me dire : on ne peut pas transformer à chaque instant une toilette !

C'est possible, mais quand on n'a pas la ressource de trouver de la variété dans la toilette, on en cherche dans l'esprit. Et puis, on ne sait plus ce qui charme, est-ce l'habit ou est-ce l'esprit ?

Peut-être les deux !

Je viens de constater qu'une mode nouvelle se préparait en fait de gants; celle des gants gris-perle brodés noir. La mode n'est pas absolument nouvelle puisqu'elle remonte à quelques vingt-cinq ans, mais sa vicieuse même l'a fait oublier et son retour est presque une nouveauté. Cette mode est masculine et devrait forcément être reprise par les femmes du jour où, dans beaucoup de cas, le tailleur a remplacé la couturière.

On ne saurait trop soigner la question gants, c'est une des parties principales de la toilette et celle qui dénote, presque autant que le chapeau et la chaussure, le degré de raffinement et de bon goût de celle qui les porte. Un gant peut être commun et bon marché, mais il faut qu'il soit frais, bien fait, et assorti au ton général de la toilette. Le gant fané, mais propre, peut servir, et je dirai, doit servir aux sorties du matin, mais l'après-midi exige le gant frais. Une femme qui fait son marché irréprochablement gantée est aussi ridicule que celle qui sort en toilette, en plein soleil avec des gants tachés.

Quant au choix de la couleur, c'est surtout une question de tact et de goût. Je me suis déjà étendue longuement sur ce sujet et je me propose un de ses jours de le traiter à nouveau, mais pour aujourd'hui je me contenterai de donner quelques conseils quant à l'achat de cette partie du costume.

Il faut toujours acheter ses gants dans une grande maison, au débit constant et important. Le gant est une marchandise excessivement fragile; s'il reste longtemps en magasin, il se fane, se sèche, se pique et perd toutes ses qualités de souplesse et de durée. De plus un petit magasin n'est jamais bien assorti en pointures ou en couleurs, et ses modèles sont anciens et démodés quoique ses prix soient toujours plus élevés que ceux des magasins sérieux. Donc à mon avis il faut aller faire ses emplettes-là où l'assortiment est toujours nouveau, frais complet et fréquemment renouvelé. Je ne connais en ville aucun magasin réunissant ces qualités d'une manière aussi satisfaisante que celui de MM. Boisseau & Frères, dont le département des gants peut lutter avantageusement avec ceux des meilleures maisons de Paris, de Londres ou de New-York.

PÉPIA.

RENSEIGNEMENT UTILE.

Nous prenons la liberté de prévenir nos lectrices que l'établissement de M. Wm. Snow, fabricant de plumes d'autruches, est maintenant transféré au No 2025, rue Notre-Dame. M. Snow, ayant un local spacieux et spécialement approprié à son genre de commerce, pourra, dans le plus court délai, teindre, nettoyer ou remettre à neuf les plumes qu'on voudra bien lui confier. La clientèle de ce monsieur augmente de jour en jour.

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE.—LE MAUDIT

X

L'EXPLICATION.

(Suite.)

En même temps, il baisa longuement les cheveux.

—Ni vous non plus, continua-t-il, vous que j'ai recueillis, jour à jour, sans qu'elle le sût, avec la constance de l'avare qui amasse pièce à pièce son trésor.

Il se tut; de grosses larmes roulaient sur ses joues. Quiconque l'eût aperçu en ce moment eût été effrayé de sa pâleur.

—Ah! reprit-il en soupirant. Pauvres objets qui serez désormais les seuls confidentes de mon cœur, les seuls témoins de mon amour! Pourquoi le sort s'est-il raillé cruellement de moi? Qu'avais-je besoin d'être favorisé au tirage de la milice? N'était-ce pas à moi plutôt qu'à tout autre de partir? Et n'eût-il pas mieux valu que sur un champ de bataille je fusse tombé, bien loin d'ici, oublié de tous? Ah! pourquoi me suis-je laissé aller à cette trompeuse illusion qui devait se changer en une réalité si amère? J'étais heureux, j'aimais, je me croyais aimé. Ah!

Il soupira de nouveau, et laissant tomber sa tête sur sa poitrine:

—Heureux! répéta-t-il. Quelle ironie du destin!... Non, ce souvenir, je ne le chasserai point. J'étais assis sur les degrés de pierre du Calvaire. Je regardais la fenêtre de Marie. Un rayon du soleil couchant baignait de sa douce lumière le toit d'ardoise. Les rameaux des arbres, qui le couvraient de leur ombrage, s'agitaient sous le vent. Le ciel était sans nuages. A l'horizon, un manteau de pourpre et d'or enveloppait les crêtes des montagnes. Les oiseaux lançaient leurs dernières notes et regagnaient leurs nids à tire d'aile. Le murmure du ruisseau, marié à la chanson de la brise, me ravissait comme l'eût fait la plus enivrante mélodie. Encadrée par la fenêtre, la tête de Marie apparut semblable à une vision céleste. Fasciné, attiré comme par une puissance magnétique, je voulus me précipiter vers elle, lui dire enfin ce que je n'osais avouer depuis tant d'années. La fenêtre et le volet se refermèrent brusquement. Ce n'était pas moi qu'elle cherchait!..... Hier, tout était pour moi: félicité, joie, caresse, espérance. Aujourd'hui tout n'est plus qu'éternelle solitude, désespoir sans fin, douleur sans consolation! Mon Dieu! mon Dieu! qu'il me faudra de force pour supporter mon malheur en silence pour ne laisser soupçonner à personne l'atroce souffrance qui me déchire le cœur!

Un coup de marteau retentit à la porte de l'église. Le sacristain se redressa en sursaut, il serra le bouquet de violettes et la tresse de cheveux dans le sachet de toile, qu'il cacha dans son sein. Puis, comme eût fait un homme ivre, d'un pas lourd et mal assuré, il alla ouvrir.

—Bonne nuit dit le sergent en entrant. Vous dormiez?

—J'attendais...

—Attendre, voilà une chose qui ne m'est pas

facile, jeune homme. Aussi ai-je laissé mon compagnon, qui n'a fait, tout le long du chemin, que me parler de bas rouges. En attendant qu'il vienne, me suis-je dit, allons voir si le sacristain n'a pas d'autre sujet de conversation.

—Si vous voulez vous coucher, dit Roch, votre lit est prêt.

—Non, mon ami; j'attendrai, puisque j'ai promis d'attendre. Aussi bien la nuit est délicieuse. Seulement je ne vous promets pas d'entrer tout de suite, car, vous le savez peut-être comme moi, les amoureux ont mille et une choses à se conter, surtout quand il vont se quitter pour longtemps.

Roch était sorti. Il jeta les yeux sur la fenêtre du presbytère. Il la vit se fermer et une lumière s'éteindre. Presque au même instant Diégo accourait.

—Pardonnez-moi, sergent, dit-il.

Et apercevant le sacristain:

—Vous m'attendiez, vous aussi? demanda-t-il avec un accent ironique.

Sous cette brusque apostrophe, où le dédain et la jalousie ne cherchaient pas à se dissimuler, Roch tressaillit. Il se rappela l'accueil froid et hautain qu'il avait reçu de Diégo à Salamanque. D'autre part, la scène qui s'était passée sous la fenêtre de Marie, la menace de mort proférée par le fils de l'alcade, ne lui laissaient plus aucun doute sur les sentiments dont son heureux rival était animé contre lui. Au reste Diégo ne le laissa pas longtemps à ses réflexions.

—Roch! s'écria-t-il en lui saisissant le bras et en l'écrasant sous un regard de mépris et de haine, tu aimes Marie?

Mais le sacristain avait l'âme trop débonnaire pour ne pas mettre en œuvre tous ses efforts afin d'éviter une querelle.

—Pourquoi ne l'aimerais-je point? dit-il avec douceur; j'ai été élevé avec elle depuis mon enfance; quoi de plus naturel que l'amitié d'un frère pour sa sœur, et n'ai-je pas le droit de donner ce nom à Marie, n'ai-je pas le devoir de lui témoigner cet attachement?

—Il ne s'agit ni d'amitié, ni d'attachement. Vous voulez échapper à une explication par un faux-fuyant.

—Je ne vous comprends pas.

—Dites que vous voulez pas me comprendre!

—Comme il vous plaira. Où voulez-vous en venir?

—Je veux savoir à quoi m'en tenir, et je vous forcerai bien de parler avec franchise.

—Vous parler de quoi? Comment?

—Ah! vous le savez bien. Ne vous ai-je pas vu pâlir quand je suis entré avec Marie dans le cercle des danseurs? N'ai-je pas vu la flamme de votre regard? Ce regard, je ne m'y suis point trompé. J'exige que vous disiez sur l'heure si j'ai en vous un ami, ou si je dois vous traiter comme un rival.

Le sacristain se tut. Mais Diégo lui serrait le bras avec tant de violence qu'involontairement il poussa un cri de douleur, et d'un mouvement automatique se dégagea.

—Diégo, dit-il sans reproche, mon affection pour Marie ne me défend-elle pas de m'opposer à son bonheur?

—C'est possible, répondit Diégo, mais encore faut-il répondre à ma question, au lieu de m'interroger.

Roch avait hâte de mettre fin à cette situation.

—Sachez-le bien, Diégo, dit-il, je ne serai jamais pour vous un ennemi.

Le sergent Robreno n'avait pas eu grand-peine à saisir le sens des paroles échangées entre les deux jeunes gens. Quoiqu'il fût, par métier, plus accoutumé à voir les gens se battre qu'à les mettre d'accord, il crut toutefois, en cette

circonstance, pouvoir s'interposer discrètement.

—M'est avis, dit-il, qu'à causer à la belle étoile, nous laissons les heures filer sans nous occuper de celle où nous irons nous coucher.

—Je me tais, sergent, riposta Diégo avec humeur. Mon devoir est de vous obéir.

Roch entra dans l'église. Le sergent et Diégo le suivirent. Quand ils furent arrivés dans la cellule, leur montrant son lit :

—Voici pour vous, dit-il.

Robreno promena un regard autour de la petite pièce.

—Je ne vois qu'un lit ! objecta-t-il avec étonnement.

C'est le vôtre, sergent.

—Et celui de Diégo, compléta Robreno. A la guerre comme la guerre. Du reste, au régiment, où il y a place pour un il y en a toujours pour deux. Mais vous, jeune homme ?

Le sacristain lui désigna un manteau étendu sur le sol.

—Je coucherai là, dit-il.

—Sur la dure ?

—Je dors peu, veille tard et me lève tôt.

Le sergent avait ôté son uniforme. Diégo attendait.

—Monsieur le curé, dit Roch en donnant les Evangiles au fils de l'alcade, m'a chargé de vous remettre ce livre, et vous prie d'en lire quelques pages avant de vous coucher.

—Pourquoi ?

En disant ce mot, Diégo avait pris le volume et s'était mis à le feuilleter machinalement. Soit que le passage sur lequel se fixèrent ses yeux eût un rapport direct avec sa situation présente, soit qu'il voulût profiter de l'occasion qui lui était offerte pour n'avoir pas à reprendre la conversation avec le sacristain, il s'assit près de la table, où Roch avait déposé la lanterne allumée, et lut attentivement.

Robreno s'était jeté sur le lit, et après avoir tiré quelques bouffées de sa cigarette, il s'était endormi, Diégo lisait toujours. Une demi-heure s'écoula ainsi.

Le sacristain était d'abord demeuré les bras croisés, dans une attitude immobile, et les yeux attachés sur le fils de l'alcade qui ne s'apercevait plus de ce qui se passait autour de lui.

Roch suivait avec une inquiète sollicitude les impressions qui se peignaient successivement sur les traits du lecteur. Il était manifeste que Diégo, au récit des souffrances du Christ et sous l'influence des paroles divines, sentait peu à peu son cœur altier et dur s'humilier. Les larmes qui roulaient sur ses joues et qu'il ne cherchait pas à essuyer attestaient que la voix de sa conscience s'élevait en lui, sévère mais consolante. Elle lui reprochait son orgueil qui, dès son enfance, lui avait aliéné le cœur de son père, et qui avait été la cause de sa rupture avec lui. Mais en même temps elle lui faisait sentir qu'il dépendait de lui seul de posséder le bonheur qui lui avait été refusé jusqu'à ce jour. Qu'avait-il à faire en définitive pour voir s'ouvrir tout à coup devant lui une vie calme à l'abri de toute souci ? Don Gaspard n'était-il pas l'un des plus riches propriétaires de la contrée ? Et lui, Diégo, ne pouvait-il pas, pour peu qu'il le voulût, jouir de ses biens et de cette aisance, en attendant qu'il devint le maître du domaine dont il était l'unique héritier ? Une démarche, un mot suffiraient probablement pour opérer ce changement dans son existence, et pour produire en un jour, en une heure même, un retour de fortune qui lui aurait fait oublier tous ses chagrins. Mais cette démarche, la ferait-il ? Ce mot, aurait-il la force de le prononcer ? Il n'eût pu le dire ; seulement, à mesure qu'il continuait de lire, son cœur de fer mollissait dans sa poitrine.

Les heures se succédaient sans qu'il y fit attention. Pendant ce temps le sacristain avait gagné à pas de loup le coin de la pièce où il avait étendu son manteau et s'était couché sans bruit. Caché dans l'ombre et sûr de ne pas être aperçu, il avait retiré du sachet de toile la tresse de cheveux et le bouquet de violettes, et il les avait baisés à plusieurs reprises, tandis que les larmes inondaient son visage. Puis il s'était assoupi, en pressant sur son cœur ces deux trésors, plus précieux pour lui que toutes les richesses de la terre.

Le pétilllement de la chandelle qui achevait de ce consumer fit lever la tête à Diégo. Machinalement il chercha une autre lumière, et n'en trouva pas, il s'aperçut alors pour la première fois qu'il avait veillé presque toute la nuit. Il demeura accoudé sur la table et s'absorba dans une longue rêverie.

L'aube le surprit encore éveillé, quand Roch se leva pour aller sonner l'Angelus. Il laissa sortir le sacristain, sans l'entendre ni le voir.

XI

ORGUEIL ET HUMILITÉ.

Le sergent était parti pour Cantalapiedra et Penaranda de Bracamonte. Brave homme, et sachant concilier les exigences de la discipline avec les élans du cœur, il avait laissé Diégo à la Chênaie, sous réserve de le reprendre à son retour et sous caution morale de l'abbé Juan.

Le curé et le fils de l'alcade se promenaient dans le jardin du presbytère, tandis que Roch arrosait dans un coin un carreau d'herbes potagères.

Le prêtre avait son bréviaire sous le bras. Il marchait d'un pas lent et s'arrêtait fréquemment, pour mieux écouter les réponses que faisait Diégo à chacune de ses questions.

—Mon enfant, disait le vieillard, n'hésite pas à me confier toutes tes peines. Tu le sais, je suis pour toi plus qu'un ami ; j'ai promis à ta mère d'être ton protecteur, et mon respect pour la mémoire de la pauvre Angèle, en même temps que les devoirs de mon ministère, me commande de ne point faillir à cette tâche. Sois donc franc avec moi, Diégo, ne me cache rien de ce qui t'afflige ou t'inquiète, et compte sur mon appui pour mettre fin à tes soucis.

—Eh bien, oui, repartit le jeune homme avec transport, je veux vous parler, monsieur l'abbé, comme je n'ai jamais fait à personne, car c'est grâce à vous que je vois s'ouvrir devant moi un horizon nouveau. Depuis que j'ai franchi le seuil de cette sainte demeure, où ne règnent que la bonté et l'amour du prochain, j'ai subi je ne sais quelle transformation, dont je ne puis m'expliquer la vraie cause, mais qui procure à mon esprit, hier encore hanté par les idées les plus sombres, un apaisement semblable à la sensation produite par le baume versé sur une blessure. Vos conseils paternels, votre sollicitude, votre affection ont retrempé mon âme. J'ai trouvé le sentier du bonheur que j'avais perdu depuis la mort de ma mère et si je n'y suis pas encore rentré, je le vois devant moi, et je me sens le courage de renverser les obstacles qui m'en séparent. Vaincu par mes passions, enchaîné par elles, comme je l'étais naguère, j'eusse facilement roulé dans l'abîme qu'elles creusaient sous mes pieds. Oui, j'étais perdu, sans la main secourable que vous m'avez tendue, sans l'appel que vous avez fait à ma conscience. Le livre que vous m'avez donné a soudain fait de moi un autre homme.

—Je n'ai, mon enfant, dit le prêtre avec émotion, qu'une faible part à réclamer dans ce résultat. Je t'ai vu malheureux, Diégo, et d'au-

tant plus à plaindre que tu ignorais la source de ton mal. J'ai mis le remède à ta portée. Veuille Dieu qu'il soit efficace !

—Ah !... s'il en était ainsi !... Mais j'ai peur que ces affreuses pensées auxquelles j'ai été en proie si longtemps ne reprennent sur moi leur empire. Personne ne saura jamais ce que j'ai enduré sous cette irrésistible obsession. Que de fois je me suis vu dans la situation d'un homme qui gravit une montagne, et au moment où il croit en atteindre la cime, roule, emporté par un coup de vent, au fond d'un précipice ! Que de fois j'ai entendu le mal et le bien m'appeler en même temps à eux, celui-ci me montrant le chemin de la paix, celui-là la route fleurie du plaisir ! N'ai-je pas toujours, sollicité également en deux sens contraires, pris la route qui ma conduit à ma perte ? Je voyais alors se dresser devant moi l'horrible fantôme de la mort, et je me persuadais qu'il n'y avait qu'un moyen d'échapper au malheur : le suicide !

—Tu oublies, mon enfant, que nul n'a le droit de disposer de sa vie, que se donner la mort est un crime non moins grand que celui de la donner aux autres. Dans ton égarement, tu n'entendais pas la seule voix qui pût te consoler, celle de la miséricorde divine. Le livre que tu viens de lire ne doit plus te quitter. Chaque fois que tes doutes renaîtront, que le trouble s'empara de ton cœur, ouvre et lis ce volume. Il te rendra l'espérance et la vie, mais il ne trompera pas ta douleur, en détournant ton esprit de l'objet qui fait ta peine. Il t'apprendra au contraire à porter le fer rouge dans la plaie pour la cicatriser. Il t'enseignera à discerner le faux du vrai, à redresser tes jugements préconçus ou erronés, il fortifiera ta volonté en la dirigeant. Il te dira qu'au lieu de fuir le terrain du combat comme tu l'as fait jusqu'ici, tu dois braver le péril en face, prendre corps à corps l'ennemi, le monstre qui te tient sous son pouvoir et le réduire à l'impuissance.

—Je ne vous comprends pas. Quel est cet ennemi, ce monstre ?

—Ton orgueil, Diégo, ton orgueil.

—Mon père ne m'ouvrira jamais les bras.

—Fais ton devoir et laisse à Dieu seul de juger les actions des autres.

—Mais si, malgré mes prières, il me repousse ?

—Renouvelle-les jusqu'à ce qu'il t'écoute. Plus tu seras humble, plus Dieu te viendra en aide. Tu as lu la vie du Christ ; le Fils de Dieu ne s'est-il pas abaissé, ne te donne-t-il pas l'exemple de la résignation ? Pratique sa loi, Diégo, il n'en est point d'autre qui soit juste et vraie ; fais ce qu'elle t'ordonne, sans cela tu ne seras qu'un mauvais fils. Ne crois pas qu'un fils puisse, aux yeux de Dieu, jamais avoir raison contre son père.

A ce moment Marie parut à la fenêtre du presbytère. Le regard qu'elle échangea avec Diégo n'échappa point à l'abbé Juan. Le visage du jeune homme s'était subitement coloré.

—Que dois-je faire ? dit-il machinalement.

—Je te l'ai dit, rentre en toi-même, prie et lis ce livre qui t'a déjà fait tant de bien. Souviens-toi que Dieu a limité ta vie au respect que tu auras pour ton père. Rappelle-toi que tes offenses ne te seront point pardonnées, si tu ne commences par oublier toi-même celles que tu as eu à subir. Va donc mon enfant, isole-toi pendant quelques heures de la journée, et quand tu te trouveras en présence de ce juge que les hommes appellent le for intérieur, mets ta main sur son cœur et laisse-le parler. Cette voix que tu entendras au dedans de toi-même, c'est l'écho de la voix de Dieu.

(A suivre.)